Janina DILLIG, *Identität und Maske: die Aneignung des Anderen in Bearbeitungen des Tristanstoffes im 12. und 13. Jahrhundert*

Peter Andersen

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ccm/8029>

DOI : 10.4000/ccm.8029

ISSN : 2119-1026

Éditeur

Centre d'études supérieures de civilisation médiévale/Université de Poitiers

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2021

Pagination : 262-265

ISBN : 978-2-490783-10-6

ISSN : 0007-9731

Référence électronique

Peter Andersen, « Janina DILLIG, *Identität und Maske: die Aneignung des Anderen in Bearbeitungen des Tristanstoffes im 12. und 13. Jahrhundert* », *Cahiers de civilisation médiévale* [En ligne], 255 | 2021, mis en ligne le 01 septembre 2021, consulté le 10 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ccm/8029> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccm.8029>

La revue *Cahiers de civilisation médiévale* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Janina DILLIG, *Identität und Maske: die Aneignung des Anderen in Bearbeitungen des Tristanstoffes im 12. und 13. Jahrhundert*, Wiesbaden, Reichert Verlag (Imagines medii aevi. Interdisziplinäre Beiträge zur Mittelalterforschung, 43), 2019.

Cet ouvrage résulte d'une thèse rédigée à l'Université de Bamberg entre 2009 et 2015 sous la tutelle d'Ingrid Bennewitz. L'a. travaille actuellement comme collaboratrice scientifique à Bamberg. Elle a également publié cinq articles entre 2012 et 2018. Ils portaient sur des sujets en relation plus ou moins étroite avec sa thèse.

Les 326 pages de l'ouvrage se divisent en huit chapitres : une brève introduction (chap. 1 : 11 p.),

les bases théoriques (chap. 2 : 45 p.), les analyses des cinq textes du corpus (chap. 3-7 : 236 p.) et un bilan (chap. 8 : 5 p.). L'ouvrage se termine par une bibliographie fournie (27 p.) et un registre de 71 auteurs, textes et notions (2 p.).

Le corpus se compose de cinq textes allemands des XII^e et XIII^e s. Dans son analyse, l'a. s'appuie parfois sur des auteurs étrangers, cités toutefois en traduction allemande, par exemple Umberto Eco,

René Descartes et Michel Foucault. Sur les quelque 600 publications de la bibliographie, 41 sont rédigés dans une autre langue que l'allemand, 38 en anglais et 3 en français, dont 2 éditions, celle du *Tristrant* d'Eilhart par Danielle Buschinger (1976) et celle des *Lais* de Marie de France par Laurence Harf-Lancner (1990). L'unique article français est une contribution de D. Buschinger sur le motif du déguisement de Tristan (1988), le sujet central de la thèse, article donc incontournable. L'a. se réfère amplement à la recherche française, mais presque exclusivement à celle publiée en allemand, par exemple les travaux de D. Buschinger (1984, 2000 et 2002) et Marie-Sophie Masse (2005 et 2009). Il est significatif que l'article fondamental sur le cryptogramme du *Tristan* de Gottfried, publié en 1963 en français par Jean Fourquet, soit cité dans la version allemande de 1973. On a l'impression que la tectonique des plaques nous éloigne les uns des autres et qu'un fossé linguistique se creuse dans la plaine du Rhin.

Les textes du corpus sont des œuvres épiques : le *Tristrant* d'Eilhart von Oberg (9 524 vers, 1170/1200, 8 mss.), le *Tristan* de Strasbourg (19 548 vers, 1210/1215, 30 mss.), la première continuation du *Tristan* par Ulrich von Türling (3 728 vers, 1230/1243, 7 mss.), la seconde continuation par Heinrich von Freiberg (6 890 vers, v. 1280, 5 mss.) et le *Tristan als Mönch*, poème anonyme décrivant le retour de Tristan en moine (2 705 vers, milieu XIII^e, 2 mss.), soit un total d'environ 42 400 vers conservés dans 37 manuscrits couvrant une période allant du début du XIII^e siècle (mss. R et St du *Tristrant*) à 1722 (ms. S du *Tristan* de Gottfried, avec le retour de Tristan en moine et la continuation d'Ulrich). Le corpus n'inclut pas les deux poèmes de Bernger von Horheim et Heinrich von Veldeke.

Comme le titre l'indique, l'a. analyse des problèmes d'identité, prioritairement ceux de Tristan. La légende relègue souvent au second plan Yseult, nom employé ici de manière générique pour désigner les héroïnes appelées *Isôt*, *Isolt* et *Isalde* en moyen-haut-allemand, jamais *Isolde*, graphie wagnérienne. Tristan porte de nombreux masques, surtout après sa séparation avec Yseult la Blonde et son mariage avec Yseult aux Blanches Mains. Dans ses retours vers la première Yseult, il se déguise avec ingéniosité, non seulement en moine, mais aussi en lépreux, pèlerin, voyageur ou fou. C'est pourquoi Merritt R. Blakeslee

l'a décrit comme un « *trickster* » (p. 9, en 1989, non pas en 1946).

Le chapitre théorique comporte d'intéressants développements sur les notions « identité » et « personne ». On y apprend par exemple que le grand dictionnaire initié par Jacob Grimm ne réserve pas d'entrée au terme allemand *Identität* (p. 25, le volume 10 de 1877 sur la lettre I, non pas le volume 1 de 1854 sur la lettre A). Pour définir l'identité, l'a. invoque des philosophes comme John Locke, David Hume et Emmanuel Kant (p. 22) et s'éloigne parfois de son propos. Certains passages du chapitre manquent de limpidité comme cette phrase intraduisible : « *Wichtig für die weiteren Überlegungen ist, dass der Bezug des literarischen Diskurses zum Imaginären es ermöglicht, dass der literarische Diskurs als Teil der Episteme sich zwar an den ordo-Vorstellungen des Mittelalters orientiert und dessen Normen auch affirmiert, dass aber durch das Fiktive des Diskurses zugleich ein Spiel mit den herrschenden Normen möglich wird.* » (p. 20).

L'ouvrage gagne en clarté dans les chapitres consacrés à l'analyse du corpus. Chaque chapitre commence par un rappel de la tradition manuscrite et des problèmes de datation. Celle du *Tristrant* d'Eilhart dépend surtout du rapport de ce roman à l'*Eneas* de Heinrich von Veldeke, achevé entre 1186 et 1190. De nombreux passages témoignent d'une intertextualité directe entre ces deux œuvres. Si l'on peut *a priori* penser que le peu illustre Eilhart a imité le « maître » Veldeke, glorifié par Gottfried comme le père du roman allemand, l'inverse reste possible. Il est néanmoins difficile de croire qu'Eilhart se serait inspiré de Veldeke dès le milieu des années 1170 (p. 57). Selon son épilogue, l'*Eneas* était inachevé à cette époque-là et inaccessible au poète lui-même jusqu'à ce qu'un miracle fasse resurgir en Thuringe son manuscrit volé neuf ans plus tôt dans une tout autre région, vol d'ailleurs considéré comme une pure fiction littéraire par Tina Sabine Weicker (2001). Il serait plus logique de considérer que l'*Eneas* de Veldeke eut un tel succès qu'Eilhart emprunta quelques motifs amoureux.

Avec 77 pages, le chapitre sur le *Tristan* de Gottfried est plus long que ceux sur les versions d'Eilhart (55 p.), Ulrich (41 p.) et Heinrich (40 p.). Dès l'introduction, l'a. avait évoqué un récit reposant sur le philtre et l'adultère et ne pouvant jamais conduire à un mariage entre les amants (p. 5). Elle avait aussi rappelé que ce *Tristan* n'est qu'un fragment (p. 8) puisqu'il

s'arrête avant le mariage du héros avec Yseult aux Blanches Mains. Selon Ulrich et Heinrich, Gottfried serait mort prématurément, en quelque sorte la plume à la main. L'a. signale que cette explication n'est pas acceptée par tous, sans nommer les sceptiques (p. 113). Dans un ouvrage absent de la bibliographie, Julius Schwietering fut le premier à envisager l'hypothèse selon laquelle Gottfried aurait interrompu son récit intentionnellement (*Die Deutsche Dichtung des Mittelalters*, s. l., s. n., 1932, p. 186). Cette hypothèse a été développée par Nicola Kaminski selon qui Gottfried conçut d'entrée son œuvre comme un fragment (« *ein konzeptionelles Fragment* », cf. « *Zeichenmacht: Gottfrieds "Tristan"* », *Oxford German Studies*, 37, 2008, p. 3-26).

Les acrostiches s'enlaçant au début de chaque unité narrative forment TRIS et ISOL pour TRISTAN et ISOLT (v. 41-135 : TIIT ; v. 1791-1869 : RSSR, v. 5099-5181 : IOOI, v. 12431-12507 : SLLS). Comme la distance entre ces séries quaternaires s'accroît de manière exponentielle, Gottfried aurait dû écrire plus de 100 000 vers pour achever l'acrostiche TRISTAN, une absurdité. L'existence des acrostiches est bien évoquée, mais non les problèmes soulevés par leur caractère inachevé. L'a. explique que le poète ne nous dit pas son nom (p. 113), puis évoque quelques lignes plus loin un acrostiche se référant à Gottfried. : « *Man geht davon aus, dass diese Akrosticha [TRIS, ISOL et GOTE] Protagonisten- und Autorenakrosticha sind* » (p. 114). La découverte de l'acrostiche GOTE revient d'ailleurs à J. Fourquet dans l'article cité. L'a. mentionne l'acrostiche DIETERICH désignant sans doute le mécène, mais paraît ignorer que le poème renferme un cinquième acrostiche à cheval entre le prologue et le début du récit, à savoir DIUE (v. 233-245). *Diu ê* est apparemment le titre du roman, le nom féminin *ê* signifiant à la fois « mariage » (cf. *Ehe*), « éternité » (cf. *Ewigkeit*), « alliance », « pacte » et « loi ». Gottfried semble donc décrire un mariage symbolique entre les deux protagonistes. L'anneau (v. 18307 : « *vingerlîn* ») qu'Yseult donne à Tristan au moment de leur séparation n'est guère qu'un simple signe d'identification (p. 139 et 188), mais plutôt une alliance symbolique semblable à celle que Laudine donne à son époux Iwein chez Hartmann au moment de son départ (v. 2945). La découverte du cinquième acrostiche est certes récente (2013) et cisrhénane comme la précédente, mais elle est

décrite sur le *Gottfried-Portal*, site accessible depuis Bamberg et seul site spécifiquement dédié à Gottfried. Bien que la bibliographie intègre des publications parues entre la soutenance de la thèse en 2015 et l'avant-propos signé en 2018, par exemple un article de Martin Baisch de 2017 (p. 300), elle fait l'impasse sur cette découverte.

La question du mariage est essentielle dans la légende tristanienne. Chez Gottfried, les parents de Tristan se marient d'ailleurs publiquement (v. 1628 : « *offenliche* »). Leur union, consacrée en bonne et due forme à l'église, est qualifiée quatre fois de « mariage », même dans une rime (v. 1629, 1630, 1633 et 1640 : *ê*). On ne comprend donc pas pourquoi l'a. considère Tristan comme un enfant illégitime (p. 143).

Parmi les observations perspicaces de ce même chapitre, on note celle que le récit réunit pour la première fois Tristan et Yseult dans un même vers juste après la consommation du philtre (p. 128). Ce vers (v. 11705 : « *ouwê Tristan unde Îsôt* ») fait écho au chiasme du prologue précédant immédiatement le quatrain avec les lettres des futurs amants (v. 130 : « *Tristan Isolt, Isolt Tristan* », v. 131 : I, v. 135 : T). De manière similaire, le second vers unissant les protagonistes précède de peu le sublime quatrain monorime construit sur l'homonymie entre le nom *ê* et l'adverbe *ê* (« autrefois », cf. *ehemals*) et définissant l'amour comme une croissance infinie, comme un germe condamné à dépérir ou à se développer en continu (v. 11871-11874), quatrain connu comme la « *minnen-ê-Strophe* » (Karl BERTAU, 1983).

En découvrant enfin près de la conclusion du poème les deux amants unis sans épée séparatrice, Marke songe spontanément à une « œuvre coulée en airain ou en or » (v. 18208-18209 : « *ein werk gegozzen / von êre oder von golde* »). L'a. cite à ce propos Michael Seggewiss pour qui cette fusion des corps est une « œuvre d'art globale figurant l'amour » (« *Gesamtkunstwerk der Liebe* », p. 138). Le premier métal évoqué par Gottfried est aussi celui évoqué par Horace lorsqu'il affirme avoir érigé un « monument plus pérenne que l'airain » et qui le rendra immortel (*Satires*, III, 30, 1). La vision de Marke est peut-être un clin d'œil du poète alsacien à son prédécesseur italien, né à *Venusia*, ville d'amour par excellence.

Dans son analyse de la continuation d'Ulrich, l'a. s'étend longuement sur la scène finale où

les deux Yseult s'affrontent lors de la sépulture de leur amant et époux. Au milieu de l'église, les deux femmes se disputent à propos du droit de s'asseoir près du défunt. L'a compare à juste titre cette querelle à celle qui surgit entre Kriemhild et Brünhild devant la cathédrale de Worms dans la *Chanson des Nibelungen* (p. 227).

L'analyse de la seconde continuation est tout aussi convaincante. L'a. conclut que Heinrich von Freiberg ôte au héros de Gottfried toute profondeur psychologique et le transforme en personnage sans crise (p. 268).

L'a. a enfin le mérite de consacrer 23 pages au dernier poème du corpus qui ne soulève guère l'enthousiasme de la recherche. Sa description du ms. S est cependant sommaire. Après avoir été volé par l'Union soviétique, il est de retour à Hambourg où il est accessible à tous, depuis peu également numérisé. L'a. s'intéresse davantage à l'ancêtre perdu de ce manuscrit (ms. *S), réalisé en 1489 à Strasbourg par un certain Hans Brant, vraisemblablement le frère de Sébastien Brant. *S appartenait en 1722 à l'érudit strasbourgeois Johann Georg Scherz (1678-1754) qui le fit copier. J. G. Scherz se servait de *S pour son *Glossarium Germanicum medii aevi*, le premier dictionnaire de l'allemand médiéval, édité entre 1781 et 1784 par Jeremias Jacob Oberlin. *S était peut-être déjà perdu. Comme il y a peu d'espoir de le retrouver un jour, il est inapproprié de parler d'une perte momentanée (p. 271 : « *die aktuell verschollene Handschrift* »).

Le poème sur Tristan en moine relate un long passage où tout le monde le croit mort. Le héros assiste à son propre faux enterrement et se moque intérieurement de son entourage qui le pleure. Dans un article intitulé *Tristan lacht* (2005), Tobias Bulang a analysé cette

scène. Avant de comparer le rire de Tristan à celui de Jésus, il aurait fallu que l'a. vérifie dans le poème si le discret moqueur manifeste réellement la réaction que lui prête le commentateur.

Malgré certains défauts, l'ouvrage impressionne. L'a. maîtrise son volumineux corpus et la littérature savante, notamment celle, démesurée, consacrée au *Tristan* de Gottfried. Bien que la plupart des coquilles soient bénignes, leur accumulation irrite : « *von ihren Väter* » (p. 18), « *für mittelalterliche literarische Gegenständen* » (p. 27), « *dient* [redondant] ... *dient* » (p. 77), « *Rezepienten* » (p. 84), « *Ientität* » (p. 123), « *Der sieg* » (p. 154), « *Allianzdispositiv* » (p. 184), « *version courtois* » (p. 234), « *vier Erwähnung* » (p. 269). Le plus irritant est le recours obsessionnel à l'expression « *Tristans Identität als Liebender* », avec un usage avant-gardiste de l'adjectif substantivé comme attribut invariable. Avec des variations, l'expression apparaît au moins 33 fois au fil des pages (p. 96, 97, 123, 130, 140, 155, 160, 168, 174, 175, 176, 180, 183, 185, 187, 188, 203, 211, 213, 215, 217, 229, 256, 262, 274, 279, 282, 288, 290, 291), une fois dans une citation avec l'attribut précédé d'un article et décliné correctement au génitif (p. 176 : « *die Identität Tristans als eines Liebenden* »), une fois avec l'attribut faussement décliné au datif (p. 256 : « *Verlust von Tristans Identität als Liebendem* »), autrement avec l'attribut figé au nominatif comme cas non-marqué (p. 175 : « *mit Tristans Identität als Liebender* », p. 185 : « *Die Grundlage seiner Identität als Liebender* »). Les puristes s'offusqueront peut-être, mais la langue évolue.

Peter ANDERSEN

UR 3400 – ARCHE, Université de Strasbourg